LA SYNTHÈSE POSITIVISTE : COMTE ET SPENCER

M. BERR. — Mesdames, messieurs, la séance est ouverte.

Après cette interruption de trois jours, nous arrivons à la cinquième étape de notre Semaine. Nous avons vu dans les dernières séances les sciences progresser; et en même temps que progressaient les sciences, nous avons vu au ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e siècles, avec Bacon, avec Descartes, avec l'*Encyclopédie*, l'idée d'unification des sciences tantôt se présenter comme un programme, tantôt s'essayer, dans une certaine mesure, dans une synthèse des connaissances.

Et nous allons voir ce double mouvement se poursuivre, le progrès des sciences s'accroître, et l'effort de synthèse, d'unification des connaissances, prendre avec Auguste Comte et Spencer, une importance, une ampleur, une solidité aussi, vraiment frappantes.

J'ai demandé à mon ami, ancien et très cher ami, Pierre Ducassé, de nous parler de la synthèse positiviste. Il y avait à cela beaucoup de raisons : il est un des plus anciens collaborateurs de cette maison; il a soutenu une thèse importante sur Auguste Comte; il s'est occupé, et il s'occupe encore, de l'histoire des techniques; et ainsi l'histoire et la philosophie dans leurs rapports avec les sciences et les techniques lui sont également familières. Il dirige même depuis quelque temps une revue technique très intéressante, à la fois philosophique, scientifique et sociologique.

Cela dit, je lui donne la parole.

M. DUCASSÉ. — Je vous remercie beaucoup, mon cher maître.

Le plan que propose cette XV^e Semaine, évoquant certains aspects historiques et philosophiques de l'idée de synthèse, prépare un inventaire des espérances qui s'y attachent encore. Dans cette perspective, l'étape que résument les noms de Comte et Spencer est peut-être la plus lourde de faits et d'en-

seignements, la plus propre à enrichir le bilan des succès et des échecs suscités par l'idéal tenace d'unification du savoir.

Le moment positiviste dans cette histoire de l'esprit de synthèse se prolonge, en effet, parmi nous, non seulement par tout un héritage de faits acquis ou d'idées directrices, mais peut-être plus encore par le souvenir des conflits qui en furent inséparables et qui ont très heureusement fécondé le champ de la connaissance.

Nous nous proposons de présenter ici des éléments de discussion. Nous devons donc nous en tenir, au moins à titre provisoire et sous réserve d'éclaircissements ultérieurs, aux parties essentielles de l'inventaire. La même raison nous conduira à choisir la synthèse de Comte comme référence principale; le temps nous ferait aussi bien défaut pour une étude à prétentions véritablement exhaustives.

I. — COMTE DEVANT LA SYNTHÈSE

On a souvent rappelé que par sa *formation scientifique*, aussi bien que par les traditions politiques dont il se réclame et par l'idéal qu'il poursuit, Comte est extrêmement proche de la pensée du XVIII^e siècle. Sans doute, son ambition finale fut de combiner dans son œuvre, à la fois la carrière d'un Aristote à celle d'un saint Paul, mais le départ est plus direct. Lui-même a souligné la filiation philosophique qui rattache le *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la Société* (1822) et la *Politique positive* à l'œuvre de Condorcet.

Parmi ses précurseurs modernes, il cite évidemment Descartes et Bacon, mais aussi bien Diderot (c'est-à-dire, en fait, Diderot et d'Holbach), Hume, voire même Kant. Plus généralement encore, si l'on consulte attentivement le *Calendrier positiviste*, témoin fidèle de l'héritage accepté par Comte, on constate qu'aucun des principaux ouvriers de la synthèse des sciences n'est omis. En fait, l'héritage mathématique est prédominant au départ; et c'est surtout, joint à l'influence de Monge, de Pirusot, de Fourier, l'héritage du siècle de Lagrange, de Laplace et de d'Alembert ¹.

Le XVIII^e siècle, d'autre part, transmet à Auguste Comte,

1. Il est très important de noter que, par sa formation et ses goûts intellectuels, Comte est plutôt contemporain des mathématiciens du XVIII^e siècle que de ceux du XIX^e; il est, épistémologiquement, antérieur et extérieur aux conceptions d'un Cauchy ou d'un Galois.

avec le résultat de ses progrès scientifiques et son idéal de coordination rationnelle, des thèmes partiels, mais importants, dont l'ensemble constitue (cf. H. Gouhier) l'atmosphère pré-positiviste de l'époque : « Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, sous la Révolution et surtout à l'époque du Directoire, certains thèmes se développent, deviennent familiers et commencent à se rejoindre, créant un état d'esprit auquel la synthèse de Comte permet de donner un nom : appelons le *prépositiviste*. Ils circulent sous l'autorité de Turgot, d'Alembert, Lagrange, Laplace, Lavoisier, Berthollet, Cabanis, Bichat, Condorcet, Destutt de Tracy, Mme de Staël, pour ne citer que des chefs de file. Les salons, la tribune, la presse les accueillent, anonymes comme des évidences, et ils représentent l'avenir de l'intelligence². »

On se tromperait grandement en concevant le positivisme comme la suite « obligée et automatique » d'une telle préparation. Le phénomène Auguste Comte, pourrait-on dire, pour en caractériser la singularité individuelle est une synthèse vitale exceptionnelle.

Il n'y a aucune exagération, quand on évoque la fécondation réciproque des idées positives et de la personnalité comtienne, à dire que Comte fut la « synthèse même » à partir du moment où il prit conscience de sa vocation.

Il faut insister un peu sur la prise de conscience de cette vocation parce qu'elle devait peser, d'un poids décisif, sur la marche des idées positives. Jusque vers 1817, c'est-à-dire vers l'âge de dix-neuf ans, Comte, fils spirituel du XVIII^e siècle, héritier politique de la Révolution française, mais également héritier, selon la chair, de la tradition catholique et de la royauté — ferait assez bien figure de Polytechnicien libéral — anticléricale — et progressiste; il poursuit *séparément* deux ordres de travaux : des travaux de philosophie mathématique où pointe déjà son sens de la coordination entre les sciences — et des travaux de philosophie politique.

Brusquement un choc intellectuel et *vital* se produit. — Comte aperçoit le sens de sa vocation et l'utilité logique virtuelle de toutes recherches. Le positivisme est né au moment où Comte a vu du même coup d'œil qu'il était fait pour synthétiser Condorcet et Joseph de Maistre, c'est-à-dire rendre la

2. Voir de même : H. GOUHIER : *la Jeunesse d'Auguste Comte et la formation du Positivisme*, t. III, p. 385-386.

politique scientifique — et construire une synthèse des connaissances, en actualisant la cohérence prodigieuse de cette société spirituelle, génératrice de tout ordre social et moral — que représente le système des sciences.

D'où provient cette évidence de la synthèse envahissant une âme de jeune savant? De deux expériences, l'une et l'autre inséparablement affectives et intellectuelles — et à peu près contemporaines; la rencontre de Blainville et la rencontre de Saint-Simon. De Saint-Simon, qui fut le premier en date, Comte reçoit le rayonnement direct d'une espérance unitaire liée à une sensibilité sociale nouvelle, issue de la Révolution.

Celle-ci avait éveillé chez certains héritiers de l'*Encyclopédie*, le vif désir d'une synthèse intellectuelle, politique, et religieuse : évidence brûlante chez Saint-Simon mais que Comte seul saura structurer scientifiquement. C'est grâce à Blainville, dont il fit probablement la connaissance auprès de Saint-Simon, que Comte découvre dans la vie politique la possibilité d'une telle organisation; parce que la science de Blainville propose justement le type d'une « systématisation » de la nature vivante au moyen d'une analyse physiologique précise et d'une méthode comparative rigoureuse.

Aux origines du positivisme on ne saurait trop souligner l'importance extrême de cette rencontre entre les méthodes de l'analyse mathématique du XVIII^e siècle qui modelèrent la jeunesse d'Auguste Comte et les méthodes de la biologie comparatiste de Blainville³. La fécondation réciproque de ces deux types de pensée, a fourni une matière intuitive et un mode d'expression original à l'esprit de synthèse, inséparablement politique et intellectuel, d'Auguste Comte. La révélation se fit à une allure foudroyante. De 1817 à 1826, Comte a esquissé toutes les formes spirituelles qui lui permettront d'unifier pas à pas la connaissance et l'action, c'est-à-dire : la méthodologie, la philosophie de l'histoire — la morale — la religion de l'humanité.

3. De cette rencontre, un *rappel* bien significatif nous est proposé par la rencontre actuelle de la physique quantique et de la biologie autour de la notion d'ordre. Cf. Erwin SCHRODINGER : *Qu'est-ce que la Vie?*, trad. fr. par LÉON KEFFLER, éd. du *Club français du Livre*, p. 143, sq. : « l'ordre existant exhibe la faculté de se maintenir par lui-même et de produire des événements ordonnés ». La notion d'ordre, est-il besoin de le dire, prend ici des dimensions nouvelles, mais la convergence scientifique qui permet cet approfondissement est tout à fait comparable à celle qui a fécondé la vocation synthétique de Comte.

II. — STRUCTURE PROGRESSIVE DE LA SYNTHÈSE

En un sens, il semble légitime de dire que l'idéal de synthèse — qui anime dès lors toute la vie intérieure de Comte — est implicitement affirmé, et que cette vie escompte, dès l'origine, les certitudes à venir, par chacune de ses démarches intellectuelles. Mais il serait tout à fait inexact de croire que ces démarches aient été rendues, de ce fait, gratuites ou fictives, et qu'en quelque sorte, la solution des problèmes que posait la coordination des sciences fût donnée d'avance.

Comte s'est fait un instrument tout à fait original d'analyse intellectuelle, qui permet de discerner, d'isoler puis d'intégrer ce qu'il y a de stable, de solide, dans les connaissances scientifiques, tout en structurant celles-ci en fonction de l'unité totale dont elles sont capables.

Cet instrument, dont le rythme d'action caractéristique est l'opposition — puis la coordination — de ce qu'il y a de plus abstrait à ce qu'il y a de plus concret dans la connaissance, a été découvert, en 1822, quand s'est dégagée, dans l'esprit de Comte, la fonction, réciproque de la *Loi des trois Etats* et de la *Hiérarchie scientifique*. C'est dans la connexion de ces deux découvertes, en effet, que git leur portée méthodologique essentielle, car l'évolution de l'esprit humain lue à travers cette « grille »⁴ que constitue la classification des sciences *abstraites*, constitue le critère d'une connaissance rationnelle, rigoureuse, analytique, mais ordonnée à chaque moment vers la connexion, l'organisation, la synthèse.

La puissance du positivisme, l'ascendant extraordinaire qu'il exerça sur les penseurs informés et dont témoigne, par exemple, l'opinion d'un J. S. Mill, tiennent à cette perfection inégalée dans l'art de poursuivre grâce à un instrument unique l'élucidation et la coordination des pensées scientifiques.

Par là même, apparaît le type d'unité intellectuelle dont se réclame l'œuvre d'Auguste Comte et qui est l'unité de méthode. La science institue, avant tout, l'unité de l'esprit; précisons : elle se permet l'unité d'une philosophie de l'esprit, mais n'en comporte point d'autre. Aussi le positivisme se donne-t-il d'abord comme « une philosophie de l'histoire de l'esprit » à travers les sciences⁵.

4. Selon l'expression de M. H. Gouhier.

5. Cf. GOUHIER. *Aug. Comte, Œuvres choisies*, AUBIER, éd. Montaigne, p. 9.

Contrairement à Saint-Simon, Comte pense, en effet, que la synthèse purement objective est une utopie, parce que les forces de l'esprit humain sont de beaucoup inférieures à ce qu'exigerait la pénétration totale du réel par une loi unique.

On aurait bien tort de voir dans ce choix préalable un signe de défaitisme intellectuel. Bien que l'unité soit seulement une unité de méthode, c'est une « unité des forts » ! Comte dans le *Cours*, et mieux encore dans la *Politique positive*, propose comme thème limite de cette unité le système des 15 lois de la philosophie première, c'est-à-dire la généralisation de certains principes d'analyse mathématique et de mécanique (comme le principe de l'équivalence entre l'action et la réaction) à l'organisation totale du réel. Il y a donc bien — au moins virtuellement — une possibilité de « monisme abstrait » si l'on peut employer une telle expression chez Comte et cette possibilité a été déjà soulignée clairement par de Roberty⁶.

Il reste que la prudence positive accepte ce monisme comme schéma « régulateur » mais non pas comme type d'explication exhaustive. En fait, l'exigante discipline de Comte, son sens de la spécificité expérimentale le conduisirent à marquer attentivement les hiatus de *l'abstrait*, à séparer (peut-être plus qu'il n'eût fallu parfois) les zones de la connaissance. Sans doute Comte maintenait-il entre elles d'étroites coordinations; mais ces coordinations étaient strictement définies par une armature méthodique invariable, que fit éclater finalement le progrès des sciences créateur de coordinations nouvelles.

On ordonnerait assez bien les différents moments de cette genèse en évoquant, à chaque étape, les synonymes modestes du mot synthèse — ceux qui en résument d'abord la prudence et l'efficacité, puis ceux qui en annoncent l'audace.

Parti, dans les écrits de philosophie des sciences, et par exemple dans les *Essais de Philosophie mathématique de 1818 et 1819* de l'idéal de coordination des sciences, de confrontation des sciences entre elles et d'unité d'esprit méthodologique, qu'illustre le mot de « combinaison », le rédacteur du *Plan des Travaux de 1822*, le confident de Blainville médite profondément l'idée de *système*. La fin de cette période

6. E. DE ROBERTY. *Auguste Comte et Herbert Spencer*, 1 vol. in-12; v. spécialement pp. 56-57 sq.

marquée en 1826 par la crise cérébrale s'achève sur une véritable hantise du mot *organisation* (cf. *Considérations sur le pouvoir spirituel*). Le *Cours* scrute attentivement les sens des mots analyse et synthèse dans les sciences, spécialement en Chimie et en Biologie. Enfin, toute l'activité intérieure de Comte dans la seconde partie de sa carrière s'orientera vers le sens le plus plein et le plus dense à donner au mot « *synthèse* » et aux conceptions synthétiques.

Il est très important de remarquer que cette expansion s'opérera toujours selon le rythme qu'a permis de définir le croisement intuitif de l'analyse mathématique et de la classification biologique.

III. — LA SYNTHÈSE SELON L'ESPRIT POSITIF

Analyse et Synthèse, comme statique et dynamique forment des couples de termes logiques et mathématiques, mais seule l'expérience des méthodes biologiques fixe leur valeur comtienne. Celle-ci suppose que le commerce des méthodes définit un plan abstrait où des généralités positives sont susceptibles d'organiser toute la réalité humaine que discerne l'histoire. Dans la philosophie de l'histoire — dont *La Loi des trois Etats* est le cœur, triomphe la puissance des idées organisatrices, des idées de synthèse. Leur puissance réelle paraît infinie, mais c'est leur présence continuellement active, qui mène le monde et l'achemine progressivement à l'unité.

Le *Discours sur l'Esprit positif* (1844), point d'aboutissement de l'effort objectif du *Cours*, expose la formule la plus nette de la synthèse positiviste, conçue comme organisation sociologique de la connaissance humaine.

L'esprit positif coordonne tout ce qui est certain, réel, utile, précis, mais d'un point de vue relatif, et « organique ». Relatif à l'homme considéré dans son histoire intellectuelle et relatif à l'homme conçu comme porteur de valeurs sociales; organique, en vertu de la prépondérance continue du point de vue sociologique, source des conceptions d'*ensemble*, véritable centre synoptique des connaissances positives et de l'action morale.

En somme, la mission du philosophe positiviste est de « consolider autant que possible, par nos spéculations systématiques, l'unité spontanée de notre entendement, en consti-

tuant la *continuité* et l'*homogénéité* de nos diverses conceptions⁷. »

Sans doute l'harmonie objective de nos conceptions ne peut être parfaite : « Il importe... de reconnaître, en principe, que sous le régime positif, l'harmonie de nos conceptions se trouve nécessairement limitée à un certain degré, par l'obligation fondamentale de leur *réalité*, c'est-à-dire d'une suffisante conformité à des types indépendants de nous, *Ibid.* p. 35. »

La synthèse n'est pas exclue, pour autant, mais cette synthèse doit faire appel au point de vue *subjectif*.

« Cette incontestable nécessité n'empêche nullement la science réelle de comporter, sous un autre aspect une suffisante unité philosophique », dit, en effet, Auguste Comte, et, cet autre aspect, c'est celui qui se réfère à la source intérieure des théories humaines, envisagées comme des résultats naturels de notre évolution mentale, à la fois individuelle et collective, destinée à la satisfaction normale de nos propres besoins quelconques. Ainsi rapportées, non à l'univers, mais à l'homme, ou plutôt à l'Humanité, nos connaissances réelles tendent, au contraire, avec une évidente spontanéité, vers une entière systématisation, aussi bien scientifique que logique. On ne doit plus alors concevoir, au fond, qu'une seule science, la science humaine, ou plus exactement sociale, dont notre existence constitue à la fois le principe et le but, et dans laquelle vient naturellement se fondre l'étude rationnelle du monde extérieur, au double titre d'élément nécessaire et de préambule fondamental, également indispensable quant à la méthode et quant à la doctrine, comme je l'expliquerai ci-dessous. C'est uniquement ainsi que nos connaissances positives peuvent former un véritable système, de manière à offrir un caractère pleinement satisfaisant (*Discours sur l'Esprit positif*, p. 38). »

Une telle perspective conduit nécessairement à envisager la méthode, « de nos jours », comme plus essentielle que la doctrine elle-même. Dans le *Discours sur l'Esprit positif*, Comte applique, avec une admirable précision, ce point de vue synthétique à l'éducation individuelle aussi bien qu'à l'évolution collective et montre comment la combinaison rationnelle de deux idées mères de classification des sciences

7. « De manière, ajoute Auguste Comte, à satisfaire également aux exigences simultanées de l'ordre et du progrès, en nous faisant retrouver la constance au milieu de la variété. » (*Discours sur l'Esprit Positif*, p. 33, édit. de la Société Positiviste internationale.)

et d'évolution de l'esprit humain permet de remplir rigoureusement le programme encyclopédique.

« C'est, en effet, le même problème humain, à divers degrés de difficulté, que de constituer l'unité logique de chaque entendement isolé ou d'établir une convergence durable entre des entendements distincts, dont le nombre ne saurait essentiellement influencer que sur la rapidité de l'opération. » *Ibid.*, p. 40.

IV. — LA SYNTHÈSE SUBJECTIVE ET LE PRIMAT DU SENTIMENT : LA SYNTHÈSE RELIGIEUSE

C'est justement en méditant l'aspect pratique et moral du problème humain que Comte fut conduit à pousser son idée de la synthèse jusqu'à l'expérience de la synthèse vécue.

L'amour de Clotilde ne fut que le climat favorable à une révolution intérieure que préparait déjà la carrière du jeune polytechnicien philosophe. L'amour pour le principe, la synthèse fondée sur le sentiment, dans le cadre strict de la méthode subjective infléchissent le positivisme scientifique vers la vie religieuse; direction inconnue, sans doute en 1826, mais que sondait cependant déjà avec profondeur, et parfois avec angoisse l'auteur des *Considérations sur le pouvoir spirituel*.

On a dit⁸ que la deuxième carrière de Comte était une perversion de la première forme de synthèse, un retour à la théologie et au romantisme (Brunschvicg), la revanche du romantisme caché de Comte, ou tout au moins la rétrogradation du pouvoir unitaire des forts, « au pouvoir unitaire des faibles ». En fait, du point de vue personnel de Comte, de sa conduite intellectuelle, de la cohérence de ses inspirations, l'unité ne fait pas de doute⁹. Par suite, on est assez fondé à croire que tout n'est pas aberrant dans cette forme de synthèse, que bien des idées profondes et solides y sont encore enchâssées, et que l'idée mère elle-même aura peut-être de nouveau une fonction et une actualité dans l'évolution des conceptions humaines.

Cependant notre recherche, aujourd'hui, ne concerne point

8. Voir, par exemple, G. DUMAS (*Psychologie de deux Messies Positivistes*, ainsi que les écrits de Littré, J. S. Mill, etc.

9. Comme le constate M. Léon Brunschvicg, lui-même : pour les historiens de la philosophie le problème « des deux carrières » de Comte n'est pas un problème d'« épigénèse », mais un problème de « préformation ».

cette forme de synthèse totale, que serait la plénitude religieuse du sentiment, de la connaissance, de l'expérience de l'humanité, grande, bienfaisante et peut-être aussi redoutable énigme pour nos successeurs.

Pour nous, comme pour les successeurs immédiats de Comte, mais plus encore peut-être que pour eux, la première tâche est de comprendre la valeur propre de la synthèse préliminaire, objective et subjective, car la science ayant évolué, il faut pouvoir apprécier avec exactitude les leçons et les bienfaits d'une telle inspiration avant d'en poursuivre l'élan.

V. — EFFETS ET BIENFAITS DE LA SYNTHÈSE COMTIENNE

La vie entière de Comte ¹⁰, son œuvre, les mouvements de sa pensée peuvent être considérés comme une lutte de chaque instant contre la spécialité dispersive. Art de la coordination, corrélation de l'analyse à la synthèse, assimilation, à la fois prudente, précise et généralisatrice, des résultats de la science contemporaine : à ces divers titres, Comte fut un éducateur admirable; ses textes, historiquement interprétés, restent des thèmes éducatifs irremplaçables pour l'esprit de synthèse.

Il ne faut se laisser duper par les mots; le positivisme hait tout ce qui n'est pas, au moins en germe, volonté de synthèse. Tout récemment le vibrant réquisitoire de Varagnac contre les méthodes traditionnelles dites de « *positivisme historique* », et son plaidoyer en faveur de la confrontation synthétique des méthodes et des informations ¹¹, porte à plein sur une fausse tradition du positivisme, mais illustre admirablement l'élan réel du fondateur. Au reste, on sait combien la biologie, la sociologie, la psychologie même, malgré l'apparence, ont reçu de l'impulsion comtienne.

Est-ce à dire que cette volonté synthétique, réduite à ses fonctions essentielles, soit suffisante pour nous, et qu'elle ait même suffi à son époque? Non; et en voici, rapidement signalées, les principales raisons :

Tout d'abord la prudence de Comte, son souci des limita-

10. Sans en excepter la défense contre les risques de « crises cérébrales ».

11. A. VARAGNAC. *Doctrines et Méthodes : le Positivisme Historique, maladie infantile des études folkloriques* dans la revue *Civilisation traditionnelle*, 1^{re} année, N° 1, avril 1949.

tions, comme son goût des structures, qui firent sa puissance architectonique ont freiné l'impulsion synthétique de son œuvre. Or, malgré l'apparence, l'esprit humain est plus téméraire quand il fixe des limites à la connaissance et au connaissable qu'en refusant d'en admettre aucune ! Grande leçon : ce qu'on appelle, assez improprement d'ailleurs, *l'agnosticisme* de Comte était, en une certaine mesure et dans certains domaines, un obstacle au progrès de la synthèse et, aussi bien, à l'audace de l'analyse, car les deux vont historiquement de pair.

L'adéquation immédiate de la pensée de Comte à la science de son temps, d'autre part, lui masquait l'utilité de certains instruments logiques ; or l'approfondissement théorique des matériaux nécessaires aux synthèses scientifiques ultérieures, devait entraîner l'esprit humain à la recherche et au développement de tels instruments de connaissance, en dehors de toute métaphysique préconçue.

On sait, d'ailleurs, que la part faite par Comte à la Psychologie, quoique beaucoup plus importante et féconde qu'on ne le dit parfois (malgré l'apparente lacune du mot dans le vocabulaire positiviste), est encore inégale aux besoins de la synthèse contemporaine ; mais le plus grand complément désirable n'est pas de cet ordre. Ce complément concerne avant tout la théorie de la vie et de l'évolution.

Malgré l'admirable conception d'une évolution réglée de l'esprit humain, qui commande toute la structure du positivisme, la notion d'évolution, avec toute sa richesse de puissance synthétique, n'avait pas encore suffisamment touché les bases de la doctrine comtienne (Bréhier). Allons plus loin : le positivisme de Comte est peut-être entravé dans sa fonction de synthèse, parce qu'il n'est pas assez profondément « accessible » à une telle idée. Non seulement, parce qu'il n'est pas assez touché, mais peut-être bien aussi parce qu'il n'est pas assez « touchable » par elle.

De là des difficultés profondes — pour notre conception moderne de la science — dans le rapport entre continu et discontinu (plus pressant et plus complexe que Comte ne pouvait le penser) ; de là encore malgré une réelle puissance dialectique et synthétique, chez Comte, une insuffisante ouverture à la découverte détaillée des actions et réactions évolutives et, aussi bien, malgré son sens de la hiérarchie,

quelque insensibilité aux conditions d'émergence de certains ordres de phénomènes ¹².

Une partie de ces lacunes a trouvé, dans la synthèse spencérienne, un complément remarquable, indispensable, mais il s'en faut qu'elles y aient trouvé toute satisfaction. C'est ce que nous voudrions montrer par une brève analyse de l'attitude de Spencer devant la synthèse positiviste.

VI. — LES IDÉES SPENCÉRIENNES ET LA SYNTHÈSE POSITIVISTE

S'il est une synthèse en apparence illégitime, c'est bien celle de la philosophie de Comte et des idées de Spencer.

Spencer a très clairement et très loyalement expliqué les points sur lesquels il se séparait du positivisme. Ces points sont nombreux et importants ¹³.

Signalons seulement ici, et parce qu'elle figure parmi les éléments fondamentaux de cette confrontation, l'incapacité évidente de Spencer, non seulement d'admettre, mais même simplement de comprendre d'une façon générale les points de vue *abstraits* de Comte, sa conception de l'histoire, son organisation hiérarchique des sciences. A cet égard, comme le remarque avec justesse J. S. Mill, Spencer tend visiblement à substituer l'idée d'un *consensus* à celle d'une hiérarchie. A peine est-il besoin d'insister sur la divergence très accentuée

(12) C'est ce que nous semble remarquablement stigmatiser le texte suivant, de Henri WALLON (*A la Lumière du Marxisme*, t. I, p. 9), bien que ce texte sous-estime les possibilités dialectiques du schématisme comtien, son relativisme, sa souplesse réelle de réaction et d'adaptation aux détails du rythme évolutif :

« Au développement de l'esprit humain, Comte assigne une formule prédéterminée, rigide, des étapes secondaires, dont le rythme seul peut varier; pour chaque science suivant son degré de complexité, pour chaque peuple suivant les circonstances qui règlent son niveau de civilisation, pour chaque individu suivant la perfection plus ou moins grande de son organisation mentale. En dépit de ces diverses contingences, l'intelligence progresse donc de façon uniforme. Ce qu'elle déploie dans le temps, c'est une sorte de nécessité spécifique. La loi de son devenir est indépendante des objets qui peuvent s'offrir à elle. »

(13) En particulier, voir H. SPENCER : *Une Autobiographie*, p. 202 sq 216 sq. etc. Voir également du même auteur, la *Classification des Sciences*, chap. III, p. 95 sq : *Pourquoi je me sépare d'Auguste Comte*, et *Principes de Biologie*, t. I, « Essai d'une définition de la vie », pp. 88 et 89 (Correspondance de la vie avec le milieu, éloge de la conception de Comte accompagnée d'une critique de l'expression *Idée de la Vie* chez Comte).

Voir également J. S. MILL, *Aug. Comte et le Positivisme*, trad. fr., éd. Germer-Bailhere, Paris, 1879, p. 35, note 1, et p. 40 sq.

des points de vue sociaux, éthiques et religieux entre les deux philosophes.

Comte, d'autre part, eût certainement rejeté comme métaphysiques les affirmations de Spencer concernant le principe de contradiction considéré comme critère d'évidence ultime de certaines vérités¹⁴, ou l'hypothèse de l'Inconnaissable, non seulement parce que l'hypothèse de l'Inconnaissable, en tant que délimitant un domaine réservé lui eût semblé une concession à la théologie, mais parce qu'elle désigne aussi « le fond des choses, la force, dont la réalité, soumise à l'évolution, est une manifestation¹⁵ ».

Malgré ces oppositions profondes, l'action de Spencer sur l'idée positiviste de synthèse fut bien loin d'être purement négative.

Autodidacte (comme fut Comte, en grande partie), orienté d'abord, lui aussi, vers une carrière d'ingénieur, également porté par une vocation de « pédagogie philosophico-scientifique », Spencer fut poussé à mettre en contact l'idée de certains processus mécaniques avec les conditions de l'équilibre politique.

D'autres représentations s'associent à ces éléments : en particulier une représentation intuitive de la vie et de l'organisme social, qui semble avoir été empruntée à Coleridge¹⁶.

De là provient le caractère mixte, souvent ambigu, mais toujours suggestif, du concept spencérien d'évolution.

De 1842 à 1850, Spencer s'occupe de sujets politiques et économiques, mais ses vues sociales comme sa sensibilité l'orientent vers l'affirmation de la liberté individuelle, conçue comme la clé véritable de l'organisation collective. Son indi-

14. Voir, sur ce point, J. S. MILL, *Aug. Comte et le Positivisme*, trad. fr., p. 73.

(15) « Il y a dans cet aspect de l'Inconnaissable quelque chose du nou-mène Kantien de la critique de la raison pure. Spencer est un réaliste qui croit que notre connaissance est le symbole de la chose inconnaissable. » E. BREHIER, *Hist. Phil.*, t. II, liv. IV, p. 925.

16. Sur tous ces points, voir E. BRÉHIER, *Loc. cit.*, p. 924, et LALANDE, *la Dissolution*, chap. 1, ainsi que *Vocabulaire Technique et Critique de la Philosophie*, p. 301, 302, 303, édition en un seul volume (article *évolution*), ainsi que p. 505, article : *Intégration*, et enfin R. BERTHELOT, *les Origines de la Philosophie de Spencer*, dans le bulletin de la Société de Philosophie, spécialement pp. 93 et 95. Ainsi que les ouvrages du même auteur : *Evolutionnisme et Platonisme* et *Un Romantisme Utilitaire*.

vidualisme, son hostilité à l'intervention de l'Etat se maintiendront dans toute la suite de son œuvre.

La première idée de ce qui deviendra la doctrine de l'évolution se fait jour dans différents *Essais* et dans les *Principes de la Psychologie*, entre 1852 et 1857. C'est en 1857 que la théorie se trouve constituée, avant la publication de *De l'Origine des Espèces*, par Darwin (1859).

On sait que la définition classique de l'évolution, chez Spencer associe à une forme qualitative de développement (passage de l'homogène à l'hétérogène), une formule quantitative (intégration de matière, dissipation concomitante de mouvement) rattachant ainsi la différenciation à un processus de physique générale¹⁷. Entre l'aspect qualitatif et l'aspect quantitatif, le passage est parfois illégitime et l'on ne s'est pas fait faute de le reprocher à Spencer; en fait, celui-ci, dans ses nombreux exposés, n'a pas toujours maintenu sur le même plan les deux parties de sa définition et l'usage habituel du concept spencérien d'évolution concerne le passage de l'homogène à l'hétérogène, c'est-à-dire l'aspect qualitatif et biologique du développement.

Sans doute, la possibilité d'une assimilation mécanique et physique est virtuellement présente derrière les termes utilisés, mais cette possibilité n'est pas toujours, il s'en faut, explicitement requise. L'essentiel de la synthèse spencérienne, malgré l'apparence, ne réside pas dans l'assimilation du mécanique au vital, mais bien dans la puissance de généralisation de l'idée de vie.

Il ne faut pas méconnaître, d'ailleurs le rôle qu'a joué dans la précision progressive des premières idées spencériennes, sur l'évolution, la connaissance des travaux de Lamarck, Owen et surtout Von Baer¹⁸.

C'est à partir de ce « trait de lumière » que Spencer s'est orienté vers le développement continu de sa thèse. En défini-

(17) « L'évolution est une intégration de matière et une dissipation concomitante de mouvement durant laquelle la matière passe d'une homogénéité indéfinie et incohérente à une hétérogénéité définie et cohérente, et durant laquelle le mouvement retenu subit une transformation parallèle. » En ce qui concerne la discussion de cette formule, voir LALANDE, *Loc. Cit.*, BRÉHIER, *Loc. Cit.*, et notre note 1.

18. « L'organisme individuel évolue de l'homogénéité à l'hétérogénéité. » Sur cette filiation, voir H. SPENCER : *Classification des Sciences*, trad. fr., Paris, Baillière, 1872, pp. 130-131.

tive, Lamarck et Bentham, plus que Comte et Darwin sont à l'origine des conceptions spencériennes¹⁹.

Inversement, il est très juste de dire que par cette référence à la biologie, Spencer met l'accent, de façon d'autant plus significative qu'elle est indépendante, sur certains des thèmes préalables les plus importants de la synthèse positiviste. Il préfigure donc les lignes de développement de celle-ci, et dans un style de pensée réellement neuf.

Quoi qu'il en soit, l'union (et peut-être aussi la confusion) entre l'idée générale d'évolution et l'idée précise de l'évolution biologique, association qui a pu compromettre, parfois la structure logique du spencérisme, en a constitué psychologiquement la vitalité, la puissance éducative, la vertu intuitive. Celle-ci ne saurait être sous-estimée²⁰. Elle apporte, en effet, la dimension vitale, vitalement évolutive, dont une synthèse ne peut désormais se passer.

Peu à peu (Bréhier, *loc. cit.* 930) l'évolutionnisme spencérien s'est trouvé en « symbiose » avec la doctrine de Comte, chez certains représentants de la pensée anglaise. Seule ou associés au positivisme, la fonction spencérienne de synthèse nous a appris à lire tous les aspects de la continuité dans le changement²¹.

19. Sur ces points, voir spécialement les analyses de M. René Berthelot.

20. L'œuvre de Bergson, en particulier, s'est définie contre celle de Spencer, mais aussi bien grâce à celle-ci. Spencer, de même, attribue certains développements de sa pensée à son *Opposition* au système de Comte. Cf. *Class. des Sciences*, p. 133.

21. On trouve, de cette valeur inductive, une formule remarquable chez Fouillée : « Le concept de continuité dans le changement selon une règle conduit à l'idée d'évolution.

« L'évolution est une série de changements réglés qui va du permanent au changeant, du changeant au permanent, pour aboutir, comme synthèse, à des existences de plus en plus individualisées, de plus en plus capables de retenir en elles les changements passés et de reproduire des changements nouveaux.

« En même temps, l'évolution est une série de changements réglés qui va des causes aux effets, des effets aux causes, pour aboutir, comme synthèse, à une réciprocité causale.

« Sous le rapport de la quantité, l'évolution est une série de changements réglés, qui va de l'un au multiple, du multiple à l'un, pour aboutir, comme synthèse, à des totalités de plus en plus unes et multiples.

« Sous le rapport de la qualité, l'évolution est une série de changements réglés qui va du semblable au différent, du différent au semblable, pour aboutir, comme synthèse, à une détermination qualitative de plus en plus différenciée et de plus en plus intégrée tout ensemble.

« Enfin, sous le rapport de ce que Kant appelle la *modalité*, l'évolution est une série de changements réglés qui va du possible au réel, du réel à de nouveaux possibles, pour aboutir, comme synthèse, à un déterminisme de plus en plus riche en réalités et en virtualités, donc de plus en plus

L'extraordinaire fortune de l'idée d'évolution au XIX^e siècle a rapidement montré l'insuffisance des bases méthodologiques sur lesquelles Spencer l'avait conçue comme le secret d'une architecture universelle.

La critique a été d'autant plus sévère que les espoirs avaient été plus vifs et les illusions plus complètes. On a surtout reproché à Spencer (Cf. Fouillée, *loc. cit.*, page 178, et, de même, Bergson) d'avoir reconstitué « l'évolution faite » avec des « fragments de l'évolué » et de n'avoir pas cherché à scruter l'évolution en train de se faire. Lalande a montré d'autre part, avec précision, que, sur le plan même des conceptions spencériennes, un rythme de dissolution opposé au rythme d'évolution, devait être isolé rigoureusement par la réflexion philosophique, à laquelle sa considération importe au plus haut point, parce qu'elle ouvre d'autres perspectives.

Bien d'autres critiques sont possibles, qui portent sur la pertinence des assimilations spencériennes, sur l'efficacité de leur puissance synthétique, sur l'authenticité de leur objet.

Ces critiques seraient injustes si elles faisaient oublier l'apport véritable de Spencer. Son œuvre dégage un attrait puissant; elle a fécondé admirablement les sciences psychologiques et sociales au XIX^e et XX^e siècles. Nous pensons qu'il reste de cet effort extraordinaire un exemple précieux de ce que peut tenter l'esprit pour coordonner notre expérience de la vie.

Spencer subsiste, en tout cas, comme un merveilleux « excitateur » dans l'art de former des hypothèses, et des hypothèses engrenant les unes sur les autres selon le rythme d'une imagination synthétique vigoureuse.

Cependant la synthèse spencérienne n'échappe pas plus que celle de Comte à l'insuffisance dialectique, à la limitation « agnostique » aux conflits du continu et du discontinu, à l'ignorance de certaines conditions d'« émergence ».

Ajoutons que la science a profondément évolué, depuis Comte et Spencer. L'immense accroissement d'ambition et d'espérance apporté par Spencer à la synthèse positiviste

vital, psychique, intellectuel, moral, de plus en plus voisin de ce que nous appelons liberté.

« Telle est, selon nous, l'idée complète qu'on doit se faire de l'évolution. »

A. FOUILLÉE, *Esquisse d'une Interprétation du Monde*, chap. XI, *L'Interprétation du monde par l'évolution*, pp. 177-178.

souligne donc en celle-ci l'une des directions principales de développement : la direction biologique, l'autre direction se situant au niveau des idées mathématiques et physiques, si profondément remaniées au xix^e et xx^e siècles. De l'œuvre de Spencer, un sens de la vie, parfois imprécis ou ambigu, mais toujours suggestif se dégage; il ne doit pas être sous-estimé dans la ligne des héritages positifs. C'est un précieux appoint à l'esprit de synthèse, de cette synthèse, dont Spencer a voulu courir, parfois trop audacieusement, tous les risques, mais dont il a su, dont il sait encore nous transmettre, avec une miraculeuse jeunesse, la saveur de conquête et l'invincible espoir.